

LAURA ALCOBA

JARDIN BLANC

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MANÈGES, 2007.

JARDIN BLANC

LAURA ALCOBA

JARDIN BLANC

roman

nrf

GALLIMARD

*That corpse you planted last year in your garden,
Has it begun to sprout? Will it bloom this year?
Or has the sudden frost disturbed its bed?*

*Ce cadavre que tu plantas l'année dernière dans ton jardin,
A-t-il commencé à germer? Fleurira-t-il cette année?
Ou la gelée blanche a-t-elle soudain dérangé sa couche?*

T. S. ELIOT,
The Waste Land / La Terre vaine.

et mademoiselle qui ne veut toujours pas m'accompagner, *non, merci*, je ne t'ai jamais entendue dire autre chose, Carmina, à croire que ce sont les seuls mots que tu connais, *non, merci, madame Gardner, non, merci*, mais il suffit que tu franchisses le seuil de mon appartement pour que je revienne à la charge, *je te sers la même chose que moi?* je t'invite toujours comme si c'était la première fois, je te fais cet honneur et j'y tiens, malgré ton *non, merci* de la veille et celui de l'avant-veille, c'est que je ne te comprends pas, Carmina, il est près de cinq heures de l'après-midi, l'heure idéale pour un *sol y sombra* mais pour mademoiselle c'est toujours la même chose, *non, merci madame*

je ne renonce pas facilement mais je n'insiste pas pour autant, pas plus aujourd'hui que les autres jours, c'est qu'il faut désirer, Carmina, alors si aujourd'hui comme hier tu dis non à ce *sol y sombra* avec moi, la partie est forcément remise et puis je dois t'avouer que si j'aime beaucoup le faire à deux, j'arrive aussi bien à boire toute seule

depuis que j'habite ici, quelque chose a changé, je n'irais pas jusqu'à dire que je suis heureuse, mais depuis que je suis *avenida del doctor Arce* je ne suis pas tombée dans ce spleen que je connais bien, trop bien, je m'y suis presque perdue pour de bon une fois, noyée, vraiment, c'est le mot, mais depuis que j'ai changé de lieu je respire un peu mieux et c'est déjà ça

mais attention, Carmina, attention! ne me prends pas pour une pauvre ingénue, changer de lieu pour changer de vie, c'est rien qu'un leurre, je sais depuis longtemps que ça ne marche jamais, on a l'impression d'avoir laissé les chagrins au complet dans le lieu qu'on a quitté, mais lorsqu'on est ailleurs, c'est du pareil au même, ailleurs c'est tout d'un coup ici et peu importe, crois-moi, qu'on ait choisi l'autre côté de la rue ou une île lointaine pour prendre la fuite

à peine on dit *ça y est, j'y suis*, qu'on retrouve l'autre, la pauvre fille qu'on voulait planter là avec sa marmaille de malheurs, je ne sais pas comment elle fait celle-là mais c'est chaque fois la même histoire, elle trouve toujours le moyen de me suivre à la trace

tu ne dis rien, Carmina, mais j'ai comme l'impression que tu vois parfaitement de quoi je veux parler, c'est comme si quelqu'un l'avait aidée à se glisser dans mes bagages avec son cortège de braillards, un mauvais génie, une vieille sorcière à coup sûr, ou un de ces agents sournois, tiens, un de ces crétins qui travaillent pour la MGM, il n'y a pas pire, crois-moi, sale engeance

ça c'est passé cette fois-ci exactement comme toutes

les autres fois, mais tout de même, je n'aurais jamais imaginé que des valises pouvaient contenir autant d'indésirables, oui, c'est exactement ça, des indésirables

quand je me suis posée *avenida del doctor Arce*, j'ai tout de suite compris qu'ils étaient venus avec moi, *bon, on a changé de lieu, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait?* je les entends encore, et ils insistaient avec ça, *oui, et maintenant?* mais je ne me suis pas laissé faire, Carmina, je leur ai répondu, *très déterminée*, comme ils disent dans leurs scénarios

je les ai regardés droit dans les yeux et je leur ai dit *je ne me laisserai pas abattre par les vilains cafards qui s'accrochent à mes basques*, je les ai très précisément traités de cafards, et je ne m'en suis pas tenue là, je crois me souvenir que la suite ressemblait un peu à ça *et puisque vous avez voulu me suivre, si je n'arrive pas à vous faire la peau, je vais vous secouer un peu, vous allez voir*

on dirait que ça t'amuse drôlement de me voir en femme très déterminée

alors je n'ai peut-être pas changé de vie mais puisque je respire mieux ici, je vais appliquer ce programme à la lettre, ce qui commence par une bonne séance de ménage, Carmina, rien de tel que le ménage quand on ne veut pas se laisser abattre

mais j'aimerais bien que tu reviennes demain pour me tenir de nouveau compagnie

même si c'est pour me dire encore *non, merci, madame Gardner, non, merci*

dis, Carmina, tu reviendras demain, n'est-ce pas?

Le cahier de Carmina

C'était, j'en suis persuadée, le bon endroit et la bonne heure : le 6 janvier 1960 à midi, sur les marches du Palais de Cristal, au *Retiro*, c'est un rendez-vous qui ne s'oublie pas.

Je n'ai aucun doute sur le jour, pas plus que sur l'heure. Nous devons nous retrouver le jour des Rois, au moment où le soleil d'hiver serait à son zénith. J'ai même pensé que c'était une belle idée pour un rendez-vous amoureux. Plus d'une fois, avant le jour convenu, je me suis dit : « Nous nous retrouverons l'année prochaine, à Madrid, pour l'Épiphanie, aux abords d'un palais de verre, très précisément au milieu du jour. » C'est que tout dans ce rendez-vous m'enchantait.

J'y ai très souvent pensé avant ce 6 janvier, au point que la simple succession de ces mots dans mon esprit suffisait à me rendre joyeuse : *cristal, Épiphanie, midi*. Plus d'une fois avant que je ne quitte la maison pour aller à mon rendez-vous, maman m'avait demandé ce qui me faisait sourire ainsi. Je répondais pour moi *cristal, Épiphanie, midi*, mais si je lui avais dit la formule

qui m'enchantait, elle m'aurait prise pour une folle. Et si je lui en avais expliqué la signification, elle se serait mise à crier. Et c'est elle qui aurait semblé folle cette fois, mais c'est qu'elle le serait devenu pour de bon. Alors je lui répondais : *Rien, je ne pense à rien de précis, je suis de bonne humeur, c'est tout*, et même si ma réponse n'avait rien de convaincant, ma mère ne m'interrogeait pas davantage. Jusqu'à la fois suivante.

Le 6 janvier, tandis que j'approchais du Palais, longeant les allées bordées d'arbres du parc, j'essayais de décrypter ce que je croyais être beaucoup plus qu'un simple rendez-vous, un message qu'il m'avait adressé : *crystal, Épiphanie, midi*, il avait voulu me dire quelque chose par là et bientôt, pensais-je, je saurais quoi.

Je suis restée un long moment sur les marches du Palais — peut-être plus d'une heure. Puis une pluie glacée s'est mise à tomber.

Mais ce n'est pas à cause de la pluie que j'ai renoncé.

Ce qui m'a décidée à partir, c'est cet homme qui s'est approché de moi et qui n'était pas celui que j'attendais : *Je peux m'asseoir à côté de vous, mademoiselle?* Je me suis levée sans lui répondre et j'ai porté le regard au-delà de l'étang, là où naissent les sentiers de l'autre rive. J'ai choisi l'un d'eux au hasard et je l'ai suivi des yeux aussi loin que possible, jusqu'à l'endroit où il disparaissait entre les arbres, comme si j'avais su que c'était par là qu'il devait déboucher, comme si l'homme que j'attendais m'avait à l'avance annoncé qu'il emprunterait ce sentier-là *très précisément*. Puis, bien

décidée à ne pas même répondre à l'inconnu, je me suis tournée vers la bâtisse de métal et de verre avant de descendre les marches et de m'en aller sous la pluie.

J'en suis persuadée, c'était le bon endroit et la bonne heure, mais je suis également certaine qu'il aurait été inutile d'attendre davantage. Oui, j'ai fini par comprendre qu'il ne viendrait pas. Et si le message avait été celui-là? C'est ce que je me suis demandé tandis que je me dirigeais vers les hautes grilles qui entourent le parc. *Cristal-Épiphanie-midi : je ne serai pas là, tu m'attendras en vain.*

En chemin, la pluie d'hiver a tourné au déluge. C'était à prévoir : Madrid — tu auras sans doute l'occasion de le vérifier un jour — n'aime pas les demi-mesures.

Tu m'appelles toujours *ma chère Evita*. Souvent avec une pointe d'émotion dans la voix. Mais que je ne sois plus là ne change absolument rien à tes habitudes : tu te lèves toujours à six heures trente du matin. Six heures trente précises. Tu aimes à le répéter, fier de ta vie réglée comme du papier à musique. Puis tu prends une tasse de thé, amer, bien sûr, et deux ou trois biscottes beurrées. Après vient la gymnastique : tu respectes toujours cet ordre, religieusement. C'est alors, d'ordinaire, que cette idiote d'Isabelita pointe son nez.

— Comment vous sentez-vous, mon général?

— *Optime*, mon chaton, *optime*.

Tu l'as encore dit ce matin. Tu veux tout mettre en œuvre pour savoir où se trouve mon corps. *La disparition de ma chère Evita me tourmente*. C'est très précisément ce que tu as dit à Cincotta, tandis que Monito s'apprêtait à te couper les cheveux.

Comme à son habitude, Monito a pensé à protéger ta chemise. Il est vraiment très soigneux, comme garçon.

Tu as poursuivi, la nuque baissée pour ne pas le gêner tandis qu'il recouvrait tes épaules d'une grande serviette blanche :

— Oui, sa disparition me tourmente, bien au-delà de ce que vous pouvez imaginer. Vous savez à quel point j'ai aimé cette femme.

Après cette déclaration qui m'a touchée, je te l'avoue, tu as marqué une longue pause, alors Monito en a profité pour poser la question qui l'obsédait depuis plus d'une semaine.

— Était-ce mieux, la dernière fois, mon général ?

— Oui, mon garçon, c'était bien mieux.

— Et la nouvelle gominata ?

— Elle est parfaite, Monito. Tu es tombé juste, cette fois.

Il a souri, satisfait, sans éprouver le besoin d'en dire davantage. Ensuite, tu t'es redressé sans qu'il ait eu besoin de te le demander. Tu sais, c'est à ces toutes petites choses que l'on reconnaît les grands coiffeurs. Il suffit qu'ils frôlent une épaule ou qu'ils collent un doigt sur une tempe et l'on adopte aussitôt la position idéale pour la poursuite de leur travail.

Tu es revenu à Cincotta, et à moi par la même occasion, tandis que Monito s'attachait à couper les cheveux qui avaient déjà poussé dru au-dessus de tes oreilles — tu as eu raison la dernière fois d'insister auprès de Monito, il faut que ce soit toujours impeccable au-dessus des oreilles, autrement ça fait tout de suite négligé.

— Je l'ai aimée comme on aime une femme. Mais je l'ai aimée plus encore comme un chef aime son peuple.

Car ma chère Evita était le peuple. C'est un grand mystère, Cincotta, mais c'est ainsi.

Tu as vu comme ce petit Monito sait y faire ? À peine a-t-il exercé une légère pression au sommet de ton crâne, tu as collé ton menton à ta poitrine pour qu'il puisse raser quelques poils rebelles à la naissance de la nuque. Ce qui ne t'a pas empêché de poursuivre :

— Aujourd'hui, c'est comme si le peuple avait perdu un bras ou une jambe. La disparition de ce corps que j'avais voulu préserver est une amputation inique, Cincotta, une mutilation parfaitement odieuse. C'est bien pour cela que vous êtes venu, n'est-ce pas ? Vous êtes venu pour me le dire. Mais je le savais déjà, Cincotta, je le savais.

Ton interlocuteur gardait le silence, visiblement ému. L'effet de tes paroles t'a drôlement rassuré. Tu avais peur d'avoir perdu la main. Combien de fois me l'as-tu dit : *Il ne faut pas trop en dire, mais suggérer, Eva, toujours : c'est dans les silences et le mystère que se nichent les rêves des gens.* Avec Cincotta, ce matin, tu as appliqué ta recette à la perfection.

— Est-ce assez court, mon général ?

— Coupez encore, Monito, coupez surtout au-dessus des oreilles !

Tu as repris, après une pause :

— Mais le peuple ne se laisse pas assassiner comme ça, vous le savez aussi bien que moi. *Le combustible est l'âme du feu*, comme disent les Chinois, as-tu fini par dire, les yeux subitement perdus dans le vague, fier de ton à-propos.

Il s'agit d'une sentence de Sun Tzu, n'est-ce pas ? Quand tu ne précises pas le nom de l'auteur, c'est qu'il s'agit de Sun Tzu.

Ton interlocuteur a eu l'air plus ému encore qu'auparavant. Ce sont des phrases qu'il répétera au pays, tu en es sûr. En parlant à ce jeune homme, tu sais que tu parles au pays tout entier, que tu es en train de délivrer un message tel que tu les aimes.

— Notre peuple n'a pas été vaincu. Il attend. Un chef saura reconnaître les prémices de son réveil.

— Vous êtes celui-là, mon général, vous savez entendre ces voix. Alors, quand se réveillera-t-il ?

Ne trouvant plus rien à couper, Monito a sorti de sa poche une petite brosse qu'il a passée sur tes épaules. Il aime le travail bien fait, jusque dans ses moindres détails.

— Ça va, Monito, demande à ma femme de te payer, elle est dans la cuisine. Elle passera le balai, tu peux filer.

— Merci, mon général !

Puis Monito a quitté la pièce comme il y était entré, sans faire de bruit, en marchant à reculons cette fois. C'est déjà un habitué de la maison. Discret avec ça.

Alors tu es revenu à Cincotta :

— *Avantage à ceux qui se meuvent les derniers.* Encore ces Chinois. C'est d'une grande clairvoyance.

Ton interlocuteur demeurerait silencieux, mais tu as lu dans ses yeux qu'il en attendait davantage. Alors tu as poursuivi :

— Soyez patient, mon ami. Les choses arrivent tou-

jours en temps et en heure. Mais nous serons là, vous et moi, pour assister à ce réveil et pour jouer le rôle qui nous reviendra, le moment venu. Dans un combat comme le nôtre, il n'y a pas de petit poste, Cincotta. Chacun est indispensable, et vous l'êtes tout autant que moi.

— Oh, merci, mon général.

Puis tu t'es approché de la fenêtre.

Dehors, ce matin, la vie suivait son cours, comme tous les matins.

Le jardinier s'affairait encore. Il n'en finit pas avec ses plantations.

Tu as également vu cet enfant aux cheveux blonds qui transperçait avec un bâton un petit monticule de terre. Il y avait dans ses gestes un étrange acharnement.

C'était sans doute une fourmilière.

Puis tu t'es éloigné de la fenêtre et tu n'y as plus pensé.

*

Les derniers moments passés avec toi sont encore très présents à mon esprit. Je ne crois pas que tu les aies oubliés non plus. Moi me traînant sur le sol, rampant, parvenant enfin jusqu'au pas de ta porte. Je sais bien que j'empestais. Tu te souviens, on avait établi le diagnostic à mon odeur. Une odeur reconnaissable entre toutes, paraît-il. Je ne saurais la décrire, mais je savais qu'elle formait autour de moi comme un cocon dont j'étais définitivement prisonnière.

Il ne me restait que la peau sur les os. On ne pouvait plus parler de blancheur : j'étais devenue diaphane, transparente, ma peau n'était plus qu'un fin manteau posé sur mes organes malades. Un manteau si fin.

Mais ce jour dont tu te souviens sans doute aussi, j'ai réussi à me traîner jusqu'à ton bureau.

Tu n'as pas eu besoin d'ouvrir la porte, tu m'avais sentie. Et tu t'es mis à hurler : *Sortez-la d'ici! Sortez-moi ça d'ici!* Quand ils ont accouru, tu t'es un peu ressaisi; tu avais la même envie de me voir m'éloigner, mais ta voix s'est soudain faite plus calme. Ils étaient venus rapidement, tu savais qu'ils allaient bientôt s'exécuter, alors tu retrouvais peu à peu ce ton à la fois ferme et détaché que l'on t'a toujours connu : *Écoutez, ramenez-la dans sa chambre, elle y sera bien mieux. Vous voyez bien que madame a besoin de se reposer.*

Avec le temps, je suis devenue tellement légère, si tu savais! La dernière fois où l'on m'a soulevée, ce fut sans aucun effort et d'une seule main.

Photocomposition *CMB* Graphic
44800 Saint-Herblain



Jardin blanc

Laura Alcoba

Cette édition électronique du livre *Jardin blanc*
de *Laura Alcoba*
a été réalisée le 09/11/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en août 2009 (ISBN : 9782070126040)
Code Sodis : N32220 - ISBN : 9792070285791